

HERMIONE ET ANDROMAQUE.

Parmi les éléments dont nous disposons pour comprendre le caractère d'Hermione dans l'*Andromaque* de Racine, il en est un, nous semble-t-il, qu'on ne met pas assez en relief : quels sont les sentiments qu'Andromaque, sa rivale, lui inspire ? C'est notamment la scène de la rencontre des deux femmes qu'on risque de mal interpréter, si l'on a négligé d'étudier la façon dont, à d'autres moments, Hermione se comporte à l'égard de celle qu'elle a tant de raisons de haïr. On se rappelle de quelle façon cette scène est amenée. Hermione vient d'apprendre que Pyrrhus, après mille tergiversations, a résolu — et cette fois sa résolution semble être définitive — de l'épouser, et, radieuse, la naïve jeune fille, dont l'amour et l'orgueil sont enfin pleinement satisfaits, fait éclater devant sa confidente la joie que lui cause le retour de l'infidèle :

848.

*Pyrrhus revient à nous. Hé bien, chère Cléone,
Conçois-tu les transports de l'heureuse Hermione ?*

. (III, III).

C'est au milieu de ces éclats de joie qu'on lui annonce la visite d'Andromaque. Quelle va être son attitude ? Sera-t-elle contente d'avoir enfin l'occasion de se venger de sa rivale en l'humiliant ? Ce serait assez humain et assez naturel. Or, voici le seul cri qui lui échappe :

857. *Dieux ! Ne puis-je à ma joie abandonner mon âme ?*

Sortons : Que lui dirais-je ? (III, III).

Son premier mouvement est donc d'éviter cette rencontre. Pourquoi ? Parce que, dit-elle, cette entrevue l'empêchera de s'abandonner entièrement à son bonheur. Il y a de la bonté dans ce mouvement, certes, et les commentateurs n'ont pas tort de souligner ici ce trait de caractère. On n'est pas méchant lorsqu'on sait s'abandonner si complètement à son bonheur que tout sentiment de haine et même tout désir de voir une rivale humiliée disparaissent. Je voudrais pourtant tâcher de démontrer qu'il s'agit encore, et surtout, d'autre chose ici.

Ce qui frappe beaucoup le lecteur qui étudie le caractère d'Hermione, c'est le fait que dans ces nombreux moments pathétiques où les sentiments et les instincts sont portés au plus haut degré d'intensité et se révèlent ainsi à nous dans toute leur nudité, la jalousie est le plus souvent complètement absente de l'âme de la malheureuse princesse, comme nous allons le voir. Constatons d'abord — quoique ce soit à peine nécessaire — qu'on ne peut pas attribuer cette absence de haine jalouse dans ces moments de spontanéité à une sorte de négligence de la part de l'auteur. Là où nous ne trouvons pas de jalousie, disons-nous bien que cette absence sera voulue par Racine ; il y a d'ailleurs d'autres moments où la jalousie d'Hermione parle, une fois même assez haut. Déjà avant la crise à laquelle nous assistons, c.-à-d. déjà avant l'arrivée d'Oreste en Epire, Hermione s'est montrée jalouse, comme nous l'apprend Cléone dans un passage du quatrième acte :

1134. *Vous qu'on voyait frémir au seul nom d'Andromaque,
Vous qui sans désespoir ne pouviez endurer
Que Pyrrhus d'un regard la voulût honorer.*

Et voici les passages où elle se montre jalouse pendant la crise même. 1).

- II, I, 435. *Que sur lui sa captive étende son pouvoir!
Fuyons.*

441. *Demeurons toutefois pour troubler leur fortune.
Prenons quelque plaisir à leur être importune.*

445. *J'ai déjà sur le fils attiré leur colère:
Je veux qu'on vienne encor leur demander la mère.
Rendons-lui les tourments qu'elle me fait souffrir:
Qu'elle le perde, ou bien qu'il la fasse périr!*

- IV, v, 1325. *Pour plaire à votre épouse, il vous faudrait peut-être
Prodiguer les doux noms de parjure et de traître.
Vous veniez de mon front observer la pâleur,
Pour aller dans ses bras rire de ma douleur.*

- IV, iv, 1261. *Quel plaisir de venger moi-même mon injure,
De retirer mon bras teint du sang du parjure.
Et, pour rendre sa peine et mes plaisirs plus grands,
De cacher ma rivale à ses regards mourants!*

Je n'analyserai pas les trois fragments que je viens de citer, et que tout le monde connaît; je ferai seulement remarquer que ce n'est que dans les derniers vers du premier fragment (Vs. 445 suiv.) que la jalousie d'Hermione est dirigée directement contre Andromaque: dans les autres passages cités elle ne voit sa rivale, pour ainsi dire, qu'à travers Pyrrhus; sa pensée ne quitte pas l'homme aimé pour se fixer exclusivement, ne fût-ce qu'un instant, sur sa rivale, et par là sa jalousie est beaucoup moins intense, puisqu'elle n'attaque pas directement. C'est là une nuance qu'il importe de signaler dès maintenant, et dont on verra bientôt l'importance.

Voici maintenant quelques passages très caractéristiques où l'on semble avoir le droit de s'attendre à de violentes manifestations de jalousie, mais où nous constatons — non sans en être surpris d'abord — que la pensée de sa rivale reste complètement absente de l'âme d'Hermione.

Dans la seconde scène du deuxième acte nous assistons à la première rencontre d'Oreste et d'Hermione à la cour d'Epire. Pyrrhus a refusé de livrer l'enfant d'Hector, dans l'espoir de gagner ainsi le cœur de la mère, et Hermione trahie cherche maintenant auprès d'Oreste un appui qu'elle veut obtenir sans être obligée d'avouer qu'elle n'en continue pas moins à aimer „l'ingrat". Oreste, de son côté, est venu, avec un peu plus d'espoir qu'il ne nous le dit ici, pour voir si les refus de Pyrrhus n'ont pas pu décider enfin Hermione à épouser l'adorateur „constant" qu'il est, lui. C'est une de ces scènes où les deux malheureux jeunes gens, qui ont tout intérêt à se rapprocher l'un de l'autre, ne font que se heurter et se blesser sans arriver à se comprendre un seul instant. Or, à un moment

1) En deux ou trois autres passages elle désigne encore Andromaque par le mot injurieux de „Troyenne", mais nous pouvons négliger ces quelques expressions isolées.

donné, Oreste rappelle à Hermione que „les refus de Pyrrhus l'ont assez dégagé", en ajoutant:

513. *Madame, il me renvoie; et quelque autre puissance*

Lui fait du fils d'Hector embrasser la défense.

De quelle façon Hermione réagira-t-elle? Par un cri de haine contre cette „autre puissance", comme ce serait assez naturel de la part d'une amante délaissée pour une autre femme¹⁾? Non: par un cri de colère contre son amant. „L'infidèle!" Et de même, deux minutes après, lorsqu'Oreste lui démontre, avec autant de justesse que de maladresse, que Pyrrhus ne l'aime certainement plus, puisque „son âme, ailleurs éprise, n'a plus (vs. 549), c'est par un cri d'orgueil et non pas par un cri de haine qu'elle réagira:

550. *Qui vous l'a dit, seigneur, qu'il me méprise?*

Ici encore elle ne songera pas du tout à Andromaque; sa pensée n'ira pas un seul instant vers sa rivale²⁾.

Je trouve un troisième exemple de cette mentalité intéressante dans la seconde scène du dernier acte. Cléone y donne à Hermione une description de la cérémonie nuptiale à laquelle elle a assisté: elle lui peint d'abord l'attitude de Pyrrhus, puis celle d'Andromaque:

1437. *Andromaque, au travers de mille cris de joie*

Porte jusqu'aux autels le souvenir de Troie:

Incapable toujours d'aimer et de haïr

Sans joie et sans murmure elle semble obéir.

Mais Hermione, sans nullement s'intéresser à cette seconde partie du récit, insiste tout de suite pour que Cléone lui donne des renseignements plus précis sur Pyrrhus:

1441. *Et l'ingrat? Jusqu'au bout a-t-il*

Est-il possible de ne pas penser ici au fameux: „Et Tartuffe?" d'Orgon. Car sur un point les deux questions sont psychologiquement identiques: Hermione ne s'intéresse pas plus ici à Andromaque qu'Orgon ne s'intéresse, au moment de son retour, à Elmire³⁾.

Et lorsque Hermione demande à Oreste (IV, IV) de la venger sur Pyrrhus, aura-t-elle un seul instant l'idée de se venger aussi d'Andromaque? Pensera-t-elle à sa rivale quand, à la fin de cette scène, elle „voit rouge"? Pas un instant!

1243. *Là de mon ennemi je saurai m'approcher:*

Je percerai le cœur que je n'ai pu toucher;

Et mes sanglantes mains, sur moi-même tournées,

Aussitôt, malgré lui, joindront nos destinées.

Et lorsqu'elle court, un peu plus tard, se jeter sur le corps de son amant mort, pour se tuer ensuite, ce sera, en effet, comme si Andromaque n'existait pas.

Relisez enfin le monologue d'Hermione au début du cinquième acte:

¹⁾ J'entends le mot que n'aurait pas manqué de „lâcher" ici quelque femme du peuple!

²⁾ Remarquons encore que, à la fin de cette scène, elle dira à Oreste: „du Troyen et de moi faites-le décider", au lieu de dire p. e.: „d'Andromaque et de moi" Mais il est évident qu'il s'agit ici d'autre chose: cette expression est réfléchie, tandis que dans les deux reparties citées il s'agit de cris spontanés, les seuls qui puissent servir de base à notre argumentation.

³⁾ C'est d'ailleurs à cela que se borne la ressemblance. Ainsi p.e. Orgon est *coupable* de ne pas s'intéresser à Elmire malade; Hermione est on ne peut plus *excusable* de ne pas s'apitoyer sur le sort d'Andromaque!

1393. *Où suis-je? Qu'ai-je fait? Que dois-je faire encore?
Quel transport me saisit? . . .*

Là encore, la pensée de Pyrrhus l'occupe tout entière: pas une seconde l'image de la rivale ne se dresse devant elle¹⁾.

Voilà donc comment Racine nous peint Hermione aux moments où l'instinct parle très haut: une seule fois nous la voyons vraiment jalouse; dans deux autres passages sa jalousie, si elle parle, se montre pourtant peu violente, puisqu'elle n'attaque pas directement la rivale; partout ailleurs ce sentiment semble complètement absent de son âme. Prenons maintenant la scène, signalée dès le début de cette étude, où les deux femmes se rencontrent (III, IV). Hermione, nous l'avons vu, a eu un instant l'idée d'éviter cette rencontre, mais elle est restée, et Andromaque a l'occasion d'essayer d'éveiller la pitié de la future reine sur le sort de son malheureux enfant:

858 *Ou fuyez-vous, Madame?
N'est-ce point à vos yeux un spectacle assez doux
Que la veuve d'Hector pleurante à vos genoux?
Je ne viens point ici, par de jalouses larmes,
Vous envier un cœur qui se rend à vos charmes.
Par une main cruelle, hélas! j'ai vu percer
Le seul où mes regards prétendaient s'adresser.
Ma flamme par Hector fut jadis allumée;
Avec lui dans la tombe elle s'est enfermée.
Mais il me reste un fils. Vous saurez quelque jour,
Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour;
Mais vous ne saurez pas, du moins je le souhaite,
En quel trouble mortel son intérêt nous jette,
Lorsque de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste et qu'on veut nous l'ôter.
Hélas! lorsque lassés de dix ans de misère,
Les Troyens en courroux menaçaient votre mère,
J'ai su de mon Hector lui procurer l'appui.
Vous pouvez sur Pyrrhus ce que j'ai pu sur lui²⁾.
Que craint-on d'un enfant qui survit à sa perte?
Laissez-moi le cacher en quelque île déserte.
Sur les soins de sa mère on peut s'en assurer,
Et mon fils avec moi n'apprendra qu'à pleurer.*

¹⁾ Il y a bien dans ce monologue l'expression «ce fatal hyménée», mais la pensée ne s'y arrête pas: elle parle ici du mariage de Pyrrhus comme d'une date, pour ainsi dire:

1421. *A le vouloir! Hé quoi! C'est donc moi qui l'ordonne?
Sa mort sera l'effet de l'amour d'Hermione?
Ce prince, dont mon cœur se faisait autrefois
Avec tant de plaisir redire les exploits,
A qui même en secret je m'étais destinée,
Avant qu'on eût conclu ce fatal hyménée.
Je n'ai donc traversé tant de mers, tant d'états
Que pour venir si loin préparer son trépas?
L'assassiner, le perdre? Ah, devant qu'il expire,*
. . .

²⁾ C.-à-d. sur Hector!

On se rappelle les dures paroles par lesquelles Hermione répond à cette supplication :

881. *Je conçois vos douleurs. Mais un devoir austère,
Quand mon père a parlé, m'ordonne de me taire.
C'est lui qui de Pyrrhus fait agir le courroux.
S'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous ?
Vos yeux assez longtemps ont régné sur son âme.
Faites-le prononcer : j'y souscrirai, Madame.*

„Hermione n'a plus de colère", dit un commentateur. „Enivrée de joie au retour de Pyrrhus, elle ne songerait plus à Andromaque si celle-ci ne la venait trouver. Andromaque tombe à ses genoux ; alors les deux passions qui se partagent le cœur d'Hermione, l'amour et l'orgueil, sont satisfaits à la fois et leur triomphe se manifeste dans ce cri d'une imprudente ironie... : „s'il faut fléchir Pyrrhus, qui le peut mieux que vous ?" On ne saurait mieux dire, mais cette interprétation ne va pas jusqu'au fond de la question et n'explique pas tout. Surtout elle n'explique pas suffisamment pourquoi la réponse d'Hermione est si *courte*. Or, il me semble que cette dernière circonstance — c-à-d. le fait qu'Hermione ne prolonge pas plus qu'il n'est strictement nécessaire des moments dont tant d'autres à sa place auraient joui avec délices — établit une sorte d'unité non seulement entre cette réponse et la façon dont elle a d'abord voulu éviter cette rencontre, mais aussi entre ces deux répliques d'un côté, et de l'autre côté tous les passages, cités plus haut, où nous semblons avoir le droit de nous attendre à quelque mouvement de jalousie et où ce sentiment semble être si complètement absent de son âme.

Jusqu'où va cette unité et de quels éléments est-elle faite ?

Tâcher de répondre à cette question, c'est entrer dans le domaine de la spéculation psychologique, ce qui veut dire qu'on ne constate plus des faits ni ne les groupe d'une façon nouvelle, mais qu'on avance des choses qu'on risque de voir tout autrement quelque temps après et qui, en tout cas, échappent à tout essai de preuve. Voici pourtant une considération qui, dans notre cas, diminue singulièrement ce danger.

Racine, tout en étant plus „moderne" que Corneille, dans ce sens que sa conception de la vie et de la force des passions est plus près de la nôtre, n'en est pas moins un classique du dix-septième siècle, c-à-d. un auteur qui compose beaucoup plus que ne le font la plupart des auteurs modernes. Or, j'ai quelquefois eu l'impression que les commentateurs le modernisent à l'excès en admettant trop de possibilités dans l'interprétation d'une scène. Je vois Racine „bâtir" ses pièces de matériaux soigneusement choisis et triés, d'éléments très précis. On connaît la formule d'après laquelle une tragédie classique serait „un problème à résoudre", formule qui implique cette autre idée que tous les éléments du problème — caractères et circonstances — sont présents à l'esprit de l'auteur dès le début, et qu'il ne s'en écarte à aucun moment. Il résulte de cette considération que, pour expliquer une scène, il faut connaître à fond toute la pièce dans tous ses coins et recoins, puisque rien dans la pièce n'a été laissé au hasard et que toutes les parties se tiennent. Mais il en résulte aussi que le commentateur a même à se défendre

de toute interprétation qui ne trouve pas un appui, soit dans la scène étudiée, soit dans d'autres parties de la pièce. Expliquer une scène de Corneille ou de Racine, c'est dégager *de toute la pièce* les éléments qui composent le caractère des personnages en scène, puis déterminer les circonstances dans lesquelles ces personnages se trouvent dans la scène à étudier, enfin étudier de quelle façon ces caractères réagissent dans ces circonstances. Rien à côté de cela ! Prenons comme exemple la réponse d'Hermione aux supplications d'Andromaque : ce serait une faute que de dégager la psychologie de cette réponse en la mettant dans la bouche „d'une jeune femme” se trouvant dans les circonstances qu'on sait. Ce serait encore une faute — pour prendre un autre exemple — que de se demander de quelle façon l'absence de jalousie dans les derniers actes pourrait bien s'expliquer dans l'âme „d'une jeune femme qui, etc.” Dans les deux cas il s'agit d'Hermione, de l'Hermione de Racine, et nous allons répondre à la question posée plus haut en prenant comme seul point de départ le caractère d'Hermione tel que la pièce entière nous permet et nous *force* de le voir. Faire concourir d'autres éléments à cette interprétation, ce serait fausser la pensée de Racine, car ce serait méconnaître le fait que le génie de Racine a travaillé sur des données précises — et d'ailleurs extrêmement riches, où rien d'essentiel ne manque. C'est là justement une des marques de son incomparable génie.

Trois choses dominant dans le portrait scénique d'Hermione que Racine nous trace dans *Andromaque*: la jeunesse, l'orgueil, la passion. Combien elle est jeune p.e. dans la grande scène avec Pyrrhus (IV, v). Comme elle y est vite désarmée par la mordante ironie de Pyrrhus qui, voulant l'exaspérer, combat ses reproches en feignant de prendre au sérieux ces louanges sarcastiques, et en tire des conclusions quasi-logiques:

1347. P. *Mon cœur, je le vois bien, trop prompt à se gêner,
Devait mieux vous connaître et mieux s'examiner.
Mes remords vous faisaient une injure mortelle;
Il faut se croire aimé pour se croire infidèle.
Vous ne prétendiez point m'arrêter dans vos sers:
Je crains de vous trahir, peut-être je vous sers.
Nos cœurs n'étaient point faits dépendant l'un de l'autre:
Je suivais mon devoir, et vous cédiez au vôtre.
Rien ne vous engageait à m'aimer en effet.*

H. *Je ne t'ai point aimé, cruel ! Qu'ai-je donc fait ?*

J'ai dédaigné pour toi , etc.

Nondum passa virum, dit quelque part un critique, qui parle ici — avec combien de justesse ! — de sa „candeur violente de créature encore intacte”. Pour la voir orgueilleuse, relisez, entre dix autres, la première scène du second acte, ou encore la scène de sa seconde entrevue avec Oreste (IV, iv) ! Quant à sa passion : pas un vers de son rôle qui ne nous la révèle toute-puissante, absorbant tout son être et faisant d'elle une des quatre „femmes damnées” de Racine, selon l'expression de Jules Lemaitre¹⁾. Voilà donc les trois éléments dont Racine a créé son Hermione : ils vont nous faire com-

¹⁾ Jules Lemaitre, *Jean Racine*, p. 145. Les autres sont Roxane, Eriphile et Phèdre.

prendre les passages analysés plus haut et qui ont ceci de commun qu'ils nous la montrent ne s'acharnant nullement après sa rivale, ni au moment où elle en triomphe, ni au moment où celle-ci l'emporte définitivement et où l'âme d'Hermione crie vengeance.

Pourquoi, nous sommes-nous demandé, Hermione ne jouit-elle pas plus qu'elle ne le fait de l'humiliation de sa rivale¹⁾ vaincue; pourquoi a-t-elle même eu un moment l'idée de fuir cette rencontre; pourquoi, une fois restée, sa réponse est-elle si courte? C'est d'abord que son orgueil n'a plus rien à demander: il est pleinement satisfait. Puis, n'est-ce pas que plus l'orgueil est grand — et celui d'Hermione est immense —, plus il est naturel de ne pas le voir s'attarder à des choses ou à une personne qui lui rappellent nécessairement d'anciennes humiliations? A ce point de vue la scène entre les deux femmes nous révèle l'intensité de l'orgueil d'Hermione mieux que n'importe quelle autre scène de la pièce. La jeunesse est le second élément constitutif de la scène en question. Il faut vraiment être jeune pour être aussi imprudente que l'est ici Hermione! C'est d'ailleurs Racine lui-même qui nous montre la voie dans l'interprétation qu'on vient de lire: c'est Andromaque qu'il a chargée de souligner l'élément orgueil:

887. *Quel mépris la cruelle attache à ses refus!*

Céphise mettra en évidence l'élément jeunesse, c-à-d. l'imprudence:

888. *Je croirais ses conseils et je verrais Pyrrhus.*

Un regard confondrait Hermione et la Grèce . . .

Mais il y a un troisième sentiment inspirant à Hermione sa réponse, et celui-là Racine ne nous l'indique pas directement, mais il se dégage de l'ensemble des passages analysés plus haut, car c'est cet élément surtout qui fait l'unité entre l'attitude d'Hermione dans la scène en question et la façon dont elle se comporte à l'égard d'Andromaque dans les deux derniers actes, *qui éclairent ainsi la scène de la rencontre des deux femmes*. Pour nous expliquer, nous allons nous servir de la pénétrante analyse que Jules Lemaître a donnée de la passion d'Hermione dans sa cinquième conférence sur le théâtre de Racine. Jules Lemaître compare l'amour d'Hermione à l'acharnement d'une bête sur sa proie, «une forme détournée et furieuse de l'égoïsme, une exaspération de l'instinct de propriété». «Une créature est tout pour vous; elle vous fait indifférent au reste du monde, parce qu'elle vous donne ou que vous attendez d'elle des sensations uniques. Vous l'aimez comme une proie, avec l'éternelle terreur de la partager. Vous voulez être pour elle ce qu'elle est pour vous: l'univers de la sensation. Sinon, vous la haïssez en la désirant. Voilà le grand amour. La jalousie en est presque le tout²⁾. Voilà qui est magistralement dit, mais en parlant ici de jalousie le grand critique ne veut parler que de l'instinct de la bête s'attachant à sa proie, une jalousie qu'il définit en effet un peu plus loin ainsi: «la haine inextricablement mêlée à l'amour». Mais il peut y avoir dans le cœur de la femme qui aime une jalousie d'une tout autre nature, s'adressant directement à la rivale, *et cette jalousie-là se trouve justement exclue par la première,*

1) Rivale bien malgré elle, mais cela n'a pas d'importance pour l'étude de la psychologie d'Hermione. Prétendre le contraire ce serait méconnaître la nature de l'amour-passion.

2) *I. c.*, page 140.

lorsque celle-ci est portée au degré d'intensité où elle l'est chez la bête de proie qu'est Hermione. La bête ne veut pas qu'on vienne la déranger, évidemment, mais elle n'attaque pas, tant qu'on ne la dérange pas. Une fois la proie saisie, elle ne connaît plus le concurrent éliminé — et c'est justement le cas d'Hermione en présence de sa rivale vaincue. De sorte que l'absence de jalousie active, pour ainsi dire, l'espèce d'indifférence qu'Hermione montre à l'égard d'Andromaque est en parfait accord avec la façon dont Jules Lemaître définit la passion de la jeune femme. Hermione tient enfin sa „proie”; dès lors elle se soucie peu de tout ce qui n'est pas l'objet si ardemment désiré et enfin conquis. Une seule morsure, cruelle, mais courte, c'est tout. En d'autres mots: le caractère même de sa passion va de pair avec son orgueil, pour la détourner du désir de jouir de son triomphe en humiliant sa rivale. A quoi s'ajoutent l'imprudence, l'étourderie de la jeunesse. Et dans les deux derniers actes elle est encore la „bête”, qui, cette fois, s'acharne sur la proie qui lui échappe et vers laquelle tendent dès lors toutes ses énergies, tout son être. Ici l'orgueil et la jeunesse passent au second plan, sans être pour cela moins sensibles: ce qui domine, c'est la haine de l'objet désiré, la jalousie dont parle Jules Lemaître, et qui, ici encore, ne laisse pas de place à cette autre jalousie: la haine de la rivale.

Voilà ce qui fait l'unité et en même temps l'intérêt des passages analysés plus haut: ensemble ils complètent et achèvent ainsi l'admirable peinture d'une passion „dont on n'avait vu d'exemple ni dans les romans ni au théâtre avant Racine”. Voilà peut-être de quoi nous justifier d'avoir examiné d'un peu plus près qu'on ne le fait ordinairement la façon dont Hermione se comporte à l'égard de sa rivale.

Amsterdam.

C. DE BOER.

LES NOUVEAUX FRAGMENTS POSTHUMES d'ANDRÉ CHÉNIER.

II.

Dans la variété confuse qui, à première vue, nous surprend en ce volume d'*Œuvres inédites* se reflète sous ses aspects divers et avec sa merveilleuse universalité l'âme multiforme d'André Chénier. La seule et profonde unité de tous ces fragments posthumes réside en la personnalité de l'auteur. Il y fait parler tour à tour ou tout à la fois son patriotisme de citoyen français, sa curiosité de savant et son goût de poète classique.

Le citoyen, le polémiste de l'*Avis au peuple français*, est le type de l'écrivain qui se transforme en homme d'action et dont les articles et les poèmes sont composés avec l'intention manifeste de diriger l'opinion publique, d'inspirer au peuple avec l'amour de la liberté le goût de la vertu et par conséquent de corriger les mœurs. S'il eut autrefois le seul culte du beau, désormais il est persuadé que „peindre les vices c'est travailler à leur